

## « Se donner en photo. »

Le purane pildi la Gildake, les vieux clichés de Gilda

Lise Foisneau

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/4378>

DOI : ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE[HY000]

[2006] MySQL server has gone away

ISSN : 2262-3353

### Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

### Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2018

Pagination : 112-116

ISBN : 978-2-919040-41-4

ISSN : 1142-852X

### Référence électronique

Lise Foisneau, « « Se donner en photo. » », *Hommes & migrations* [En ligne], 1321 | 2018, mis en ligne le 01 avril 2018, consulté le 08 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/4378> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.4378>

---

## TZIGANES

## « SE DONNER EN PHOTO. »

LE PURANE PILDI LA GILDAKE,  
LES VIEUX CLICHÉS DE GILDA

Par LISE FOISNEAU, doctorante-allocataire IDEMEC (UMR7307), Université Aix-Marseille, CNRS<sup>1</sup>.

**« Faites une expérience. Allez photographier les Gitans aux Saintes-Maries-de-la-Mer. Votre objectif va opérer une sélection ; vous choisirez la Gitane bien brune, à la robe longue, le beau moustachu à la guitare, l'enfant pieds nus à la cigarette et, si vous en trouvez encore, la vieille roulotte hippomobile. Vous allez reconstituer le portrait-robot du Gitan, celui de vos chères images. »** André Barthelemy<sup>2</sup>.

« *Les gadjé<sup>3</sup> nous aiment en photo. T'as pas remarqué ?* » me dit Gilda sur le pas de sa caravane. Elle sait de quoi elle parle : née en 1958 à Paris de parents roms dits « Hongrois<sup>4</sup> », elle a longtemps été le sujet favori de photographes célèbres et de touristes en quête d'exotisme lorsqu'elle lisait les lignes de la main aux Saintes-Maries-de-la-Mer. Elle a aussi l'expérience intime du contraste flagrant entre l'engouement des photographes pour les Tziganes et le rejet dont la plupart des groupes romani font l'objet. Mais sa remarque vaut encore davantage pour ce qu'elle cache : l'histoire de la photographie des Tziganes naît avec les clichés anthropométriques qui figurent dans les carnets de « Nomade » de 1912 à 1969. Si les figures idéalisées et criminalisées des Tziganes ont été l'objet de nombreuses études, le rapport que les photographiés entretiennent avec les photographies que l'on fait d'eux est moins connu. Ce court texte l'évoquera à partir de

quelques instantanés de vie partagée pendant les mois passés en caravane avec Gilda et sa famille sur des aires d'accueil pour gens du voyage dans le Sud-Est de la France<sup>5</sup>.

Il aura fallu plus de deux ans pour que Gilda me propose de me montrer ses « vieilles photos ». Elle savait que j'écrivais une histoire de sa famille. Je n'imaginais pas qu'elle gardait sous la banquette de sa caravane une telle collection d'albums retraçant trente années de sa vie. Ses photos lui rappelaient-elles trop « ses » morts ? Comme ses voisins, Gilda conservait donc de nombreux albums. La plupart des Roms dits « Hongrois » n'ont pas l'habitude, contrairement aux Manouches, de brûler les souvenirs d'une personne après son décès<sup>6</sup>. Mais lorsque Gilda ouvrit son premier album, je vis aussitôt des places laissées vides de photographies disparues, sans doute celles de morts avec lesquels la séparation a été la plus douloureuse.

1. Ce texte a été conçu en vue d'accompagner l'exposition *Mondes tziganes. La fabrique des images. Une histoire photographique 1860-1980* présentée au Musée de l'histoire de l'immigration du 13 mars au 26 août 2018. 2. André Barthelemy, *Routes de Gitanie*, Paris, Le Centurion, 1982, p. 11. 3. « *Gadjo* », en romanès, celui qui n'est pas Rom. 4. Gilda et sa famille sont des Roms dits « Hongrois » dont les ancêtres, partis de l'Est de l'Europe, sont arrivés en France entre 1870 et 1920. 5. Ce travail s'inscrit dans le cadre d'une thèse d'anthropologie en cours à l'université Aix-Marseille. 6. Patrick Williams, *Nous, on n'en parle pas. Les vivants et les morts chez les Manouches*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1995.

Page d'un album de Gilda. © VALENTIN MERLIN, 2017.

Gilda m'explique que la plupart de ses photographies ont été prises aux Saintes-Maries-de-la-Mer, à l'époque où elle lisait encore les lignes de la main, à savoir entre 1975 et 1990. Il s'agit de photographies de types et de supports différents : polaroids, coupures de presse, photos noir et blanc, photos couleur et des agrandissements. Presque tous les clichés ont été pris par des touristes ou des photographes de passage qui ont donné un tirage à Gilda et à ses sœurs pour les remercier d'avoir accepté de poser pour eux. Les albums de Gilda contiennent aussi des photographies prises par des membres de sa famille avec des appareils jetables, mais ces clichés-là sont rarement ceux que l'on préfère. Pour Gilda, poser « à la gitane » était aussi, comme lire les lignes de la main, une pratique rémunératrice auprès de touristes en mal de souvenirs. Les petits enfants de Gilda utilisent une expression qui dit bien ce rapport à la

photographie ; ils ne disent pas comme le voudrait l'usage : « *Tu me prends en photo ?* » « *Tu me donnes en photos ?* » Se donner en photo résume trois actions distinctes : se laisser prendre en photo, recevoir éventuellement de l'argent en échange du don de l'image de soi et, surtout, obtenir un tirage papier du cliché.

Une fois la photo donnée, elle commence une seconde vie, une vie à proprement parler romanès, occupant une place prépondérante dans les pratiques familiales mémorielles : elle peut se retrouver accrochées aux murs de la caravane, sur les tombes, dans les albums. Le décor de l'intérieur des caravanes comporte toujours une ou deux photographies qui ne sont jamais prises par un membre de leur famille. Ces portraits, réalisés par des photographes professionnels, ont été mis en scène en studio, parfois dans des supermarchés, notamment les cadrages d'enfants avec le Père Noël. Ils

## TZIGANES

Archives Facebook. © VALENTIN MERLIN, 2018.

représentent presque toujours des personnes vivantes. L'appropriation des photographies des *gadjé* est encore plus frappante lorsque l'on visite les cimetières. Sur la tombe du beau-père et de la belle-mère de Gilda figure ainsi une photographie découpée, prise par l'ethnologue Marc Bordigoni dans les années 1980. Les albums, quant à eux, rassemblent les vivants et les morts, comme s'ils formaient un espace limnique. Au détour d'une page se découvre le visage du défunt mari de Gilda. Elle le regarde longuement et me dit : « *Il est pas beau, mon mec ?* »

Le lien que nous avons tissé, mon compagnon et moi-même, avec Gilda et sa famille s'est d'abord noué autour des photographies. Non pas grâce à celles que l'on prend ou que l'on donne, mais grâce à celles que nous avons montrées : des

photographies d'archives, de « vieilles photos ». Nous étions en effet en train de reconstituer l'histoire de sa famille dans le cadre d'une recherche historique universitaire. Plus tard, au cours des mois que nous avons partagés avec Gilda et sa famille, cette recherche s'est transformée : nos voisins nous chargeaient de retrouver le visage de tel ou tel dans les dépôts d'archives.

Ces photographies numérisées au cours de nos dépouillements sont des photographies anthropométriques prises selon les directives administratives. Deux clichés par personne, de face et de profil, avec un nom et un prénom en guise de titre. Alors que les carnets anthropométriques ont été imposés à partir de 1912, mes voisins les associent systématiquement au « *marimos* » qui, pour eux, désigne en romani la Seconde Guerre mondiale.

Banquet « en live ». © VALENTIN MERLIN, 2017.

Les moments où l'on regarde ces photographies sont d'ailleurs les seuls où Gilda et sa famille évoquent la guerre. L'évocation est brève et prend le plus souvent la forme d'une plaisanterie : lorsque nous croisons un visage décharné, quelqu'un s'exclame : « *Buchenwald* » et l'assemblée se met à rire et commente : « *Nous, on vient de là* », de ces visages « *zungalé* » (vilains). Peu à peu, un rituel s'est installé entre nous. Nous nous réunissons des soirées durant autour de l'ordinateur pour commenter les différents portraits, nous attardant à l'image d'un sourire, d'une fleur ou de cheveux noués de pièces d'or.

Objet paradoxal que cette photographie anthropométrique, outil de contrôle social, instrument de génocide, devenue la seule trace qui reste d'un mort. Lorsque mes voisins reconnaissent un visage,

il n'est pas rare que l'un d'entre eux cadre l'écran de mon ordinateur pour partager un cliché sur Facebook assorti de la question suivante : « *C'est qui ?* » Les photographies d'archive fascinent d'autant plus qu'elles figurent le monde des mûres, celui des morts. Et de fait, la plupart des soirées que l'on passe à les regarder se terminent souvent par les mêmes paroles : « *On va laisser les morts entre eux.* »

Gilda ouvre ses albums l'un après l'autre. Elle ne sait s'ils ont été confectionnés par l'une de ses sœurs ou par sa mère. Mais, d'après elle, ce seront les derniers de la famille parce que ses enfants, préférant Facebook, ne conservent presque plus de tirages sur papier. Mes voisins ont en effet développé une activité intense sur les réseaux sociaux. Gilda elle-même demande souvent le téléphone

## TZIGANES

Poses « à la gitane » dans l'album de Gilda.  
© VALENTIN MERLIN, 2017.

de sa fille pour regarder le monde romanès au prisme d'Internet : Facebook est même devenu sa source principale d'information et elle ne doit pas être la seule dans ce cas comme en témoigne le titre de la plupart des vidéos, « *Info info romale* ». Ainsi, avec Internet, le rapport de mes voisins à la photographie a-t-il complètement changé. Se prenant eux-mêmes en photo, ils veulent être vus par d'autres Roms. Le temps de la pose obligatoire, du portrait « à la gitane » et du cliché anthropométrique a pris fin. Les photos qui circulent montrent l'intérieur des marmites, de l'argent gagné, des voitures, des panneaux autoroutiers, des voitures de

police. Les films « en direct » multiplient les scènes de fête et quelques disputes. Toutefois, mes voisins se prêtent encore, peut-être pour nous faire plaisir, au jeu des photographiés. Ils nous disent qu'elles seront conservées et ajoutent : « *Pour quand on sera vieux* » – peut-être pour quand on sera mort. Lorsque j'explique à Gilda le projet d'une exposition à Paris en mars 2018 sur la photographie « tzigane », elle me fait part de ses hésitations à prêter ses albums : « *Tu crois que c'est grave de mettre les morts au musée ?* » Et conclut : « *Après tout, s'ils les aiment tant, ils vont bien me donner un petit quelque chose, non ?* » ■